

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
» C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an..... 2 »
Six mois..... 1 »
Trois mois..... » 50

Rédaction et Administration :

21, RUE DU TEMPLE, 21
LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

PEUPLE, ON T'AMUSE!

Peuple, on t'amuse !

Depuis trente ans on te parle de séparation des Eglises et de l'Etat.

Depuis trente ans on te berne avec les retraites ouvrières.

Depuis trente ans on te promet des réformes qui, disent les dirigeants, rendront ton sort plus doux.

Depuis, toujours tu es esclave et tu le seras à jamais si tu ne mets pas « la main à la pâte ».

A chaque période électorale on te jette un jouet nouveau, tel un enfant qu'on tient sage en remplaçant le jouet qui le fatigue.

On t'a donné le suffrage universel qui n'a jamais servi que tes exploités. Chaque élection a vu des candidats montant un dada nouveau : ce furent la réforme judiciaire, le service obligatoire, la loi sur les associations, des promesses de séparation des Eglises et de l'Etat, de suppression des bureaux de placement, de réforme des conseils de guerre, de diminution du temps de service militaire, d'impôt sur le revenu, etc., etc.

Les élus font briller à tes yeux confiants des faux diamants ; les candidats cherchent un dada.

Modeste, tu ne les crois pas orgueilleux ;

Sincère, tu ne les crois pas menteurs ;

Exploité, tu ne les crois pas exploités ;

Honnête, tu ne les crois pas capables de te duper.

Depuis trente ans tu as abandonné à cette gent, la plus grande partie de ton dur labeur ; tu as espéré que, par des lois plus humaines, la vie te serait moins amère, moins cruelle.

A quoi as-tu abouti ? Quelles lois ont amélioré ta situation de paria ? Et quelles lois, en effet, sont capables de te donner satisfaction ?

Telle est la question que nous serions heureux de te voir résoudre.

Que t'importe la dénonciation du Concordat ? Paieras-tu moins d'impôts ? Tes enfants n'auront-ils plus faim ? Seras-tu moins exploité ?

Que t'importent les retraites ouvrières ? Ne sera-ce pas toi qui les paieras ? L'ouvrier connaît-il la vieillesse puisqu'il crève sous le joug avant d'attendre le repos ?

Que t'importe l'impôt sur le revenu ? Le revenu net de tes exploités en sera-t-il diminué ? Ne diminuera-t-on pas en même temps ton maigre salaire, ou n'augmentera-t-on pas le prix de ta pitance ?

Le relèvement des salaires ne se résout-il pas toujours par un relèvement correspondant du prix des denrées ?

Va ! Peuple, on t'amuse !

Si tu veux un mieux-être, il faut que tu n'aies confiance qu'en toi-même.

Prends la machine que le capital exploite au détriment de ta vie.

Prends les champs et la terre que le capital grève d'impôts pour payer sa rente.

Prends tes droits à la liberté en refusant de garder militairement les coffres-forts de tes maîtres.

Prends tes droits à la vie en refusant de nourrir les parasites qui sont les salariés du gouvernement.

Songe que les 11/12 de ton travail appartiennent aux capitalistes.

Songe que ta vie est éphémère et que chaque jour d'attente est un lâche abandon des droits de ta famille et du bonheur des tiens.

Apprends que la vie ne consiste pas à travailler et souffrir.

Vois l'hirondelle qui respire le plus pur de l'atmosphère ; écoute le pinson qui chante et gazouille ; vois le chevreuil qui s'ébat ; le goujon qui s'agit et la brise qui souffle.

Tout dans la nature est souriant de gaieté, tout est plein d'allégresse et de santé. Tout est libre, tout est beau, tout est heureux.

Et qui songe un instant à voler à l'oiseau sa gaieté, au lièvre sa vitesse, au chêne sa force, au roseau sa souplesse.

Qui trouve que celui-ci est trop gai, que celui-là va trop vite ou que cet autre est trop vigoureux ?...

Seul l'homme exploite, peine et souffre. Seul il veut vivre du bonheur des autres. Seul il crève de faim au milieu de l'abondance.

La nature est féconde alors que ton ventre est vide.

Elle regorge des fruits savoureux alors que tes petits crient « du pain ».

Le jour se lève quand le mineur creuse la tombe qui doit l'ensevelir.

L'air est pur quand le malade agonise en son taudis puant.

Le soleil luit quand l'atelier se ferme autour de toi.

Ah ! Peuple, on t'amuse !

Tu souffres des intempéries et tu n'as pas droit à la chaleur bienfaisante des rayons solaires.

Le temps vieillit ton visage et tu n'as pas droit à l'air pur.

Le labeur use tes forces et tu n'as pas droit au repos salutaire.

Tu fais germer le grain et tu n'as pas droit à la récolte.

Ton art et ta science transforment les entrailles de la terre en machines, et ces machines te rompent les bras et te retirent le pain.

Est-ce pour toi que le soleil se lève et fait mûrir les treilles ? Que les fleurs s'épanouissent et répandent d'agréables parfums ? Que les bois sont giboyeux et que le ruisseau murmure ?

Non, car tu es plus un esclave qu'un homme. Tu es plus une machine qu'un être intelligent. Tu es le pantin que tes maîtres font danser à leur guise, le valet de leurs instincts, le jouet de leurs caprices, le gardien de leurs coffres, l'outil de leurs desirs.

Et pendant ce temps, Peuple, on t'amuse !

On te parle de résignation, de devoir, de charité, de religion, de patrie. On élève dans ton cerveau des idées de modestie, de gloire, de servitudes... un tas de préjugés dont le but est de maintenir l'état actuel de la société.

Avec ces grands mots on te tient à la chaîne ; on te fait oublier que tu es homme, que tu es l'œuvre de la Nature, que tu ne dois avoir pour maître que la Nature et pour lois que les lois de la Nature.

Elève donc ton âme au-dessus des lois humaines. Abats ces préjugés, dignes tout au plus d'une civilisation pourrie. Reprends tes droits au bonheur, à la vie, à la liberté. Secoue le joug qui t'accable.

N'aie confiance qu'en toi-même.

Mais et surtout, n'oublie pas, peuple, qu'on t'amuse !

Maurice LUCAS.

VERS L'HARMONIE

Elle n'existe encore que dans nos rêves. Nous l'apercevons au loin, par-delà les obstacles accumulés, entre elle et nous par ceux qui ont intérêt à maintenir l'état de choses actuel.

Outre la mauvaise foi de ces derniers, ces obstacles sont surtout formés et ne tiennent que par l'ignorance complète dans laquelle les volontés et les énergies de la grande masse des malheureux s'étiolent.

Cette ignorance fait la force de ceux qui tiennent, avant tout, à conserver intacts tous les privilèges qui font leur existence si différente de celle de milliers d'autres êtres.

Aussi, s'efforcent-ils par tous les moyens possibles — et ils ne leur manquent pas — de la perpétuer, de tenir cette masse, qui peine et souffre, qui produit tout, loin de toute science pouvant lui ouvrir les yeux, la faire comprendre et réclamer justice. Ils cherchent par tous les moyens — et tous les moyens sont bons — à la tromper, à lui représenter ceux qui se sont détachés d'elle pour explorer d'autres horizons moins bornés, d'une plus grande portée, étendus au-delà de ceux permis par les maîtres, comme des fous dangereux, des fainéants, des bandits ou des imbéciles.

Cela ne leur est pas difficile, car ils ont l'argent, et que ne fait-on avec l'argent ? Ils ont l'argent et ils ne manquent pas ceux qui, en échange de quelques pièces d'or, de quelques billets de banque, sont prêts à rendre tous des services. Aussi faut-il voir de quelle façon sont traités les anarchistes ! Il n'est de pire qualificatif qui ne leur soit appliqué.

Tout est mis en œuvre pour les déconsidérer, pour falsifier leurs théories, et, cependant, quel autre idéal est plus beau, plus noble que le leur ?

Aussi, ceux qui, mis au pied du mur, ne peuvent s'empêcher de reconnaître sa noblesse et sa beauté, prétendent-ils qu'il est trop beau pour être réalisable : « Il faudrait, disent-ils, que tout le monde meure et qu'une autre génération se lève ! » Ce n'est point notre avis. Certes, nous reconnaissons sans aucune difficulté que dans la société actuelle il est impossible de vivre en entier l'idéal que nous préconisons.

L'existence qu'elle crée n'est faite que de luttes continuelles entre les individus la composant ; c'est tout le contraire de l'harmonie que nous rêvons, que nous voulons atteindre.

— Car elle existe ! L'harmonie existe dans tout organisme normal et sain. Elle n'existe pas dans la société, parce que la société est un organisme anormal et malsain, parce que dans la société c'est le mal qui règne. Le mal est visible, mais ses causes le sont moins, il faut faire quelques efforts pour les découvrir, il faut réfléchir ; c'est ce que la masse ne fait pas ; c'est ce qu'il faut qu'elle fasse !

Depuis des siècles, elle est exploitée ; depuis des siècles, elle souffre ; depuis des siècles, elle sent son mal ; mais, depuis des siècles, elle reste inconsciente, suivant le premier venu qui sait lui parler, la plaindre, la flatter et lui faire des promesses.

Depuis des siècles, elle a eu peur d'accomplir l'effort de penser, de réfléchir, de raisonner ! Voilà pourquoi elle souffre encore, pourquoi le mal existe toujours, pourquoi la douleur se trouve à la base même de la société. Ce qu'il faut, à mon sens, ce

n'est pas détruire les vivants qui peuplent actuellement notre planète et attendre une nouvelle génération — qui viendrait d'où ? — C'est enseigner à cette masse, à cette multitude qui souffre et qui peine, qu'elle seule peut faire son bonheur et arriver à vivre dans cette harmonie dont le rêve éblouit ses yeux habitués aux ténèbres de toutes les misères.

Ce qu'il faut, c'est la rendre consciente, c'est la rendre capable d'analyser sa souffrance elle-même et d'en trouver les sources et le remède.

Ce qu'il ne faut pas, c'est lui dire : « Enrôle-toi sous notre bannière, suis nous et tout sera parfait. » Les socialistes parlementaires suffisent trop bien à cela. Notre travail est tout autre.

C'est d'abord nous efforcer de mettre nos actes en rapport avec nos idées, nous rapprocher le plus possible de l'harmonie. Il importe de ne pas nous contredire, d'être nous-mêmes, et, si nous nous affirmons anarchistes, ne pas agir dans de pareilles circonstances comme le premier bourgeois ou le premier inconscient venu.

C'est, ce premier point acquis, lui dire à cette masse, à cette foule, que certains injurient, quelles sont nos aspirations, non pas pour nous donner l'occasion de faire de belles tirades bien ronflantes et creuses, mais pour l'inciter à réfléchir, à penser, à raisonner et à comprendre ! Pour cela, il n'est point besoin d'exagérer en rien. Même sans faits exceptionnels, la société que nous subissons nous fournit assez d'exemples rien que par le fonctionnement ordinaire de ses institutions.

Nous n'avons qu'à bien nous appliquer à démontrer les conséquences qu'entraîne le fonctionnement de ces institutions, le plus simplement et le plus clairement possible, afin que nos arguments se saisissent facilement, s'assimilent et portent dans chaque cerveau le germe de la pensée, celui de l'évolution. C'est ce germe qui aboutira plus tard à la révolution et constituera une force de plus pour culbuter les obstacles qui nous séparent de notre but.

Nous avons tout à gagner en nous faisant comprendre et tout à perdre en n'expliquant pas nos actes dont la légitimité échappe à ceux justement de qui nous voudrions être compris. Recruter des adeptes conscients, des démolisseurs capables de reconstruire et non pas des enrôlés par persuasion, voilà ce qu'il nous faut, ce qu'il faut au bataillon révolutionnaire pour mener son œuvre à bien.

Beaucoup de camarades croient sincèrement que les violences de langage et la grossièreté voulues impressionnent davantage et donnent des résultats plus considérables. Pour ma part, je crois que c'est là une erreur qui a pour conséquence d'accroître cette fausseté : que nous ne songeons qu'à détruire, que nous sommes des énergumènes, des bandits, etc., et de détourner de nous bon nombre d'individualités qui, ne comprenant pas les raisons des camarades, taxent ceux-là d'exagération, leur reprochent d'être des exaltés et ajoutent, la plupart du temps, que très peu d'importance à leurs propos, même quand la justice en est facile à contrôler.

Ceux qui, plus ardents, se laissent séduire par le mirage des mots, sont, bien souvent, ceux qui acclament le premier candidat beau parleur dans les réunions électorales ; en tous cas, ce ne sont pas, ce ne peuvent pas être de convaincus. Leur enthousiasme peut être sincère, mais ne s'appuie sur rien. Ils n'ont, la plupart du temps, pas plus de raison pour crier : « Vive l'anarchie ! » que

n'en ont ceux qui crient, pendant la saison des élections : « Votons pour le citoyen un tel, c'est un bon ! Vive un tel ! » et qui se feront bien volontiers casser la figure pour lui.

Il y a loin de cet engouement factice, à la foi solide, née du raisonnement.

Ce n'est peut-être pas l'avis de tous les camarades, mais je le leur demande : lequel se rapproche le plus du vrai libertaire : celui qui se laisse emballer ainsi par des déclarations dont la véhémence peut me paraître justifiée à moi qui connaît la pensée inspiratrice, le point de départ, le but visé ; et celui dont l'attention est attirée par un article où des faits qui, avant, lui ont paru sans importance sont exposés simplement, disséqués, dont les causes sont découvertes, mises à nu et qui, d'elles-mêmes, par le naturel avec lequel elles sont présentées, la justesse de la critique, leur réalité évidente, le font réfléchir, lui donnent le désir d'approfondir ce qu'il a entrevu et qui se livre ensuite à l'étude sans éclat inutile, prenant chaque jour conscience de lui-même, se fortifiant, raisonnant, tâchant de faire accorder sa conduite avec ses principes ?

Ce dernier inspirera confiance.

Ceux qui seront en contact avec lui et qui verront en un anarchiste un camarade aussi parfait, voudront connaître d'où lui vient cette supériorité et seront tout disposés à se laisser convaincre par lui, ou lui accorderont tout au moins leurs sympathies qui ne seront pas inutiles et qui se changeront en autant de collaborations, le jour où se livrera le grand combat.

D'autres camarades dépensent beaucoup d'esprit pour trouver des qualificatifs ingénieux, certes, mais dont la grossièreté fait se méprendre sur leur sens beaucoup de ceux qui les lisent, si bien que, non prévenus, non encore habitués à saisir sans travail la pensée directrice, ils se laissent distraire et ne voient pas autre chose qu'une plaisanterie plus ou moins épicée, qui n'a d'autre résultat que d'exciter leurs rires.

Même quand il est indispensable d'appeler les choses par leur nom, les uns sont choqués, les autres plaisantent, déformant totalement la pensée de l'auteur.

Nous en sommes là ! Il faut donc remonter à la source des auteurs pour les dissiper, mais à quoi bon à présent jeter l'équivoque, ajouter des difficultés à notre tâche déjà formidable en déroutant ceux que nous voulons non pas persuader, attacher à notre suite, mais rendre conscients, libres et forts ?

De même, pourquoi injurier la masse ? Je sais bien qu'elle est notre ennemie, mais c'est parce qu'elle ne nous connaît pas ou plutôt parce qu'elle nous connaît mal, pourquoi alors prêter des arguments à nos détracteurs qui ne se font pas faute de les exploiter contre nous ?

Il est beau, peut-être, de ne tenir aucun compte de certaines choses, mais il faut tout de même songer que nous travaillons pour arriver à un but et qu'il n'est pas utile de compliquer notre travail à plaisir.

A l'œuvre donc, camarades, pour l'éveil des consciences et des énergies. Faisons naître des volontés, ce sera raccourcir d'autant la route à parcourir, accélérer notre marche, arriver plus vite au terme de l'évolution, à la transformation du monde : à l'Harmonie !

Amand MICHEL.

Entretiens d'un Paysan

LETTRE A L'AMI ANTOINE

La Cambrouse, le 21 juillet.

Mon vieux Antoine,

C'est pas de ma faute si j'ai tant tardé à t'écrire cette fois. J'ai eu encore plus de travail que je le croyais. Ya Francillou, notre plus près voisin, qui a fait une fluxion de poitrine et qui est mort : c'est un soir d'orage qu'il a attrapé ça. Tout le monde avait du foin dehors, et tu penses si on se dépêchait pour le rentrer quand on a vu que ça montait.

Chez Francillou ne sont pas bien de monde pour faire leur ouvrage, et y étaient encore dans le pré quand ça a commencé de pleuvoir. Ça y faisait pas pour rire ! Une foudre qui cassait tout, qui aurait presque foutu par terre si tellement que ça soufflait fort.

Les gouttes qui tombaient étaient tant larges que des pièces de dix sous.

Le pauvre Francillou qui avait travaillé tant qu'il avait pu pour serrer sa charrette avant que ça arrive, et qui était trempé de sueur, a attrapé toute l'averse.

Sitôt arrivé chez lui, une fois sa charrette dans la grange, y tremblait tellement qu'y fut obligé de s'aller coucher. La fièvre le lâcha pas de toute la nuit.

Le lendemain, ses côtés lui faisaient bien mal, mais y voulut se lever quand même. Y n'avait personne pour faire son travail et en cette saison ça ne peut pas attendre ; c'était le courage qui le faisait marcher ; mais le soir y fut obligé de se coucher. Moi je ne savais rien de tout ça. Justement je rentrai le soir et je le trouvai dans son lit. Il avait l'air bien malade et je demandai à sa femme si elle voulait que j'aille chercher le médecin. Elle dit que oui.

Je dis au père Landrissou de faire manger les vaches et y partis.

Comme nous sommes loin du bourg y ne voulut pas venir toute la nuit, rien que le lendemain. Y dit d'abord que c'était un chaud et froid que ça serait rien, mais c'était pas vrai ; y me dit après que c'était une « fluxion de poitrine » et qu'il aurait du mal à s'en sortir.

De vrai, huit jours après on le mettait en terre ; il était tout jeune, y n'avait guère plus de trente ans ; sa femme reste avec quatre petits ; le plus vieux n'a que dix ans. Tu vois si c'est la misère ? C'est ceux du village qui ont fini de lui ramasser ses foins, et nous lui aiderons aussi à moissonner.

Nous avons déjà tant de travail que nous en pouvons faire, même on est obligé d'en laisser, mais quand c'est pour des choses comme ça on fait encore plus qu'on ne peut.

Tu vois si ça que je t'ai dit les autres fois est vrai ?

Voilà plus de huit ans que Francillou était dans ce bien, presque d'abord après qu'il a été marié. L'endroit était ruiné. Le propriétaire avait voulu le faire valoir en réserve avec des domestiques, mais y vit qu'il y mangeait de l'argent et y le laissa en plan.

C'est que y se figurent, messieurs les bourgeois, qu'y ne faut pas économiser pour leur payer leur ferme ! Y se trompent. Celui-là payait bien ses domestiques, le plus petit qu'y pouvait et y suivait bien toujours pour les faire travailler, mais ça n'a pas pu marcher comme y croyait.

C'est qu'y faut s'arranger de plus d'une manière pour pouvoir arriver. Y ne faut pas manger de la viande tous les jours ni aller se coucher après diner. Y faut travailler sans déceffer et se contenter pour manger et s'habiller de tout ce qu'il y a d'inférieur ; tirer parti de tout, vendre tout ce qui peut se vendre et ne garder le reste.

Donc, quand y vit que ça n'allait pas, le bourgeois mit son bien en ferme et c'est Francillou qui y alla. A force de travailler y l'arrangea un peu.

A sa rentrée, y ne pouvait tenir que quatre vaches, et c'était juste.

Quatre ou cinq ans plus tard, y pouvait en tenir cinq, parce qu'il avait su soigner les prés. Justement, la commune et ceux du village firent une route qui passait à côté de ses champs. Alors, le propriétaire, lui demanda cent cinquante francs de plus par an pour la ferme !...

Francillou marchanda et ils s'entendirent pour cent.

Mais dis, comment trouves-tu ça : Francillou travaille comme un galérien, sa femme aussi. Y ne prennent aucun plaisir, y se nourrissent juste ça qu'y faut pour ne pas crever. Tout ce qu'y peuvent ramasser de bénéfice y le donnent au bourgeois qui est le propriétaire du bien où ils travaillent. Sitôt qu'à force de s'esquinter y peuvent vivre mieux à leur aise, que le terrain qu'ils ont bien travaillé rapporte un peu plus et que la route qui a été payée avec les impôts de tous donne plus de facilités, le propriétaire demande plus d'argent ! Mais qu'a-t-y fait lui ? ?

C'est pas lui qui est allé faire les rigoles dans le pré, faire perdre les mauvaises herbes dans les terres, ni faire la route ? Celle-ci a été faite avec l'argent que son fermier et les autres ont porté chez le percepteur. Alors, quoi ! c'est y juste ?

Je te disais, la dernière fois, que c'est le propriétaire qui profite le plus du travail du fermier. Tu vois que c'est vrai ? Ce pauvre Francillou a toujours travaillé tant qu'il a pu. C'est le travail qui l'a fait mourir. Sa femme reste dans la misère. Si elle ne peut pas payer sa ferme leur « maître » la fera saisir.

Quand même y aurait pas d'accidents comme ça, crois-tu que c'est vivre que de mener une existence comme la nôtre ?

C'est-y que l'on n'est sur la terre que pour y travailler tant qu'on peut tirer une jambe de devant l'autre et crever ?

Les paysans dans les campagnes et les ouvriers dans les villes sont les abeilles qui font le miel et les bourgeois, les propriétaires des domaines et des fabriques, tous ceux qui ne font rien, sont les frelons qui le mangent !

C'est-y que c'est juste ?

C'est y qu'on peut pas partager le travail et le repos, la peine et le plaisir ?

Où c'est y que tu vois l'Égalité et la Justice ?

Moi, j'en vois pas.

Mais je suis obligé de m'arrêter. Je t'en ai déjà mis assez long et je finirais par l'enrayer.

Cependant, je t'avertis que sitôt que j'aurais le temps je continuerai. Je veux que tu connaisses toute mon idée avant de la juger. Je suis sûr que tu la trouveras bonne.

Soignes-toi toujours bien. Avec ce mauvais air de la ville qui empoisonne le sang tu as besoin de faire attention à ta pipe si tu ne veux pas la casser !

Poignée de mains de ton

Jean DOBRÉ.

L'Entrevue des Souverains

Guillaume. — Edouard. — Roosevelt
Nicolas. — Alphonse

GUILLAUME. — Approchez vous autres ; Roosevelt prends ce fauteuil, Edouard ce siège ; toi, Nicolas, ce tabouret ; Alphonse repose-toi sur ce pouf. Vous savez pourquoi nous sommes ici ; les anarchistes ont résolu de nous supprimer ; c'est la faute à ce bouffi d'Edouard qui recueille cette vermine d'où qu'elle vienne.

EDOUARD. — Sois tranquille nous aviserons désormais.

GUILLAUME. — Il serait temps ; mais que penses-tu faire ?

EDOUARD. — Moi ? Je pense faire la bombe.

GUILLAUME. — Toujours le même : vieux fétard... Qu'as-tu Nicolas, il me semble que tu pâlis ?

NICOLAS. — Je n'aime guère ces plaisanteries...

EDOUARD. — Alors que penses-tu faire ?

NICOLAS. — Je ne sais pas... peut-être... oui... mais non !

GUILLAUME. — Allons, cesse de bafouiller, tu es lamentable, comme d'habitude. Et toi Roosevelt, dis-nous ton avis.

ROOSEVELT. — Je prépare un livre sur *La Répression intense*, Izoulet m'a promis deux préfaces et Faguet trois articles.

GUILLAUME. — Veinard. Moi j'ai une mauvaise presse à Paris. Je ne sais pas pourquoi, par exemple. Je fais de la peinture, de la sculpture, de la poésie, du théâtre et de la théologie, pourtant les Français ne m'admirent pas.

EDOUARD. — Tu ne t'en es pas aperçu, mon cher ; au fond, ils t'admirent beaucoup ; la moitié d'entre eux seraient enchantés d'être gouvernés par un cabotin de ta race.

GUILLAUME. — Dis donc, sois poli ou je t'envoie ma flotte.

EDOUARD. — Ta flotte ? Oh là là ! Ton casque !

GUILLAUME. — Voyou ! Prince de chez Maxime !

ROOSEVELT (intervenant). — Allons assez, vous n'allez pas vous flanquer des coups de canon maintenant.

EDOUARD. — Qu'il me foute la paix... ou la guerre ; ça m'est égal.

ROOSEVELT. — Il s'agit bien de ça. Supprimons d'abord les anarchistes.

ALPHONSE. — A la bonne heure. J'en suis, morbleu. Qu'ils y viennent !

GUILLAUME. — Bravo le petit ; je te nommerai capitaine dans mon régiment. Et toi Nicolas, tu veux bien supprimer les anarchistes ?

NICOLAS (à voix basse). — Oui. Et aussi les nihilistes, les socialistes, les libéraux et l'« Intelligence ».

GUILLAUME. — Peste, mon empereur. Je ne t'ai jamais vu si résolu.

NICOLAS. — Si ma famille tombe, la Russie est perdue.

GUILLAUME. — Bien parlé. Tu entends l'Espagne est flambée ; voilà ce qu'il faut

savoir pour gouverner. Moi, si je venais à périr, ce n'est pas seulement l'Allemagne qui dégringolerait, c'est l'Europe entière. Voilà pourquoi je m'amuse à faire *hou, hou*, histoire de leur ficher la frousse.

ROOSEVELT. — Ne te monte pas le coup, ça ne prend plus.

EDOUARD. — Que tu es balourd Guillaume, le monde se tord à ta vue. Il te manquera toujours d'avoir vécu à Paris. Si j'ai plus d'esprit et de savoir-vivre que toi, c'est seulement parce que j'ai vadrouillé vingt ans dans les cabarets de Montmartre. D'ailleurs, nous sommes tous ainsi dans la famille, depuis les temps les plus reculés. Tu n'as qu'à lire l'histoire de mes ancêtres : tous de vieux putiers.

ALPHONSE. — Dis donc Edouard, je voulais t'imiter moi, mais ma mère ne badine pas ; on m'a collé tout de suite la gosse ; ce que c'est rasant une pucelle !

EDOUARD. — Petit morveux !

ALPHONSE. — Avoue ; avoue. Lorsque je suis allé à Paris, le ministre — je ne sais plus lequel — m'a offert sa maîtresse, une actrice de l'Opéra ; j'ai trouvé ça très chic.

EDOUARD. — Mais mon petit c'est de l'anarchisme ça.

NICOLAS. — La France est un pays corrompu. On ne croit plus à Dieu ; et l'on chasse les religieux.

ROOSEVELT. — Tu as un fameux culot, Nicolas.

NICOLAS. — Je te le dis en toute sincérité, ce peuple pourrait être le plus heureux de la terre, s'il rétablissait le trône et l'autel.

EDOUARD. — Tiens, tiens... Charles t'envoie ses articles ? Moi aussi du reste.

ROOSEVELT. — Moi aussi !

ALPHONSE. — Moi aussi !

GUILLAUME. — Et moi de même... Maurras est l'homme le plus intelligent de la France.

EDOUARD. — Cette opinion le flatterait. Il prétend que la parole des princes, si banale soit-elle, enferme un sens caché, une vertu secrète, un pouvoir mystérieux.

NICOLAS. — C'est un homme très dangereux. Il est plus libertin que Clemenceau ; il nie la Divinité.

GUILLAUME. — Diable, diable !

EDOUARD. — Vous ne le saviez pas ? C'est une sorte d'anarchiste rentré : il ne croit ni à Dieu, ni à la Justice, ni à la Vérité, ni à la Liberté. Il appelle ça des Nuées. Je l'ai ouï parler.

ALPHONSE. — Où ?

EDOUARD. — Ça ne te regarde pas. Qu'il te suffise de savoir qu'il conspire terriblement et que ses articles sont écrasants.

ROOSEVELT. — De tels hommes sont pires que les anarchistes ; ils ont perdu la foi, osent le proclamer et veulent quand même que le Peuple nous obéisse.

NICOLAS. — Il nous font un grand tort.

GUILLAUME. — J'ignorais tout cela, j'en parlerai à Philippe un de ces jours.

EDOUARD. — Oh ! Maurras est le mignon de Philippe.

GUILLAUME. — Raison de plus ; c'est immoral cette amitié.

EDOUARD. — Oh ! je ne crois pas. Revenons à la question. Comment supprimer les anarchistes ?

NICOLAS. — Les socialistes, les libéraux et l'« Intelligence ».

EDOUARD. — Tu en veux bien à l'intelligence, Coco ?

ALPHONSE. — Pas de blague ; c'est sérieux.

ROOSEVELT. — D'abord, qu'est-ce qu'un anarchiste ?

EDOUARD. — Lorsque j'étais à Paris on citait parmi les anarchistes : Anatole France, Octave Mirbeau, Paul Adam, Steinlein, Clemenceau, Pierre Quillard.

NICOLAS. — Voilà les plus coupables. Si on enfermait cette bande d'écrivains notre sort s'améliorerait.

GUILLAUME. — Il faut ajouter Maurras sur la liste.

ALPHONSE. — Mais il veut le Roi.

NICOLAS. — Le Roi, sans Dieu et sans Pape ; hérésie.

ALPHONSE. — Mais il est hostile aux anarchistes.

ROOSEVELT. — C'est une manœuvre politique. Au fond, il souhaite le gâchis le plus complet, afin que l'ordre surgisse de l'excès du désordre.

EDOUARD. — Il est joyeux ce méridional.

ALPHONSE. — Finissons-en. Je n'ai pas envie de sauter.

EDOUARD. — Mon p'tiot ce sont les accidents du travail.

GUILLAUME. — Voilà ce que je propose :

une guerre internationale qui purgera les nations de la vermine indigente ou paresseuse, c'est la même chose. Après la saignée nous faisons tous la paix.

EDOUARD. — Oui la Paix par le Droit.

ROOSEVELT. — Moi je suis philanthrope. Je propose qu'on fasse construire par les anarchistes de magnifiques palais sous la surveillance de gens bien armés. Dans ces palais, on installerait des ateliers de toute sorte où les malfaiteurs seraient obligés de produire en abondance et à bon marché avec le concours de puissantes machines. Cela leur donnerait le goût du travail, l'amour de l'ordre et le respect de la propriété. En outre, cela rapporterait gros à l'Etat.

NICOLAS. — Moi, qu'on les fusille après les avoir convertis on bien qu'on les convertisse après... non.

GUILAUME. — Assez, imbécile ; et toi Edouard ?

EDOUARD. — Moi ? qu'on leur coupe... comprenez-vous ?

ALPHONSE. — Ça, je m'en charge ! L'outil est prêt. Il a déjà servi. Après ça, plus de graine d'anarchistes.

Tous en chœur. — Bravo ! Hipp, Hipp, Hurrah !

Henri DAGAN.

AU JOUR LE JOUR

Les Plaisirs

Trois ou quatre jours après leur forte émotion, les jeunes souverains d'Espagne sont allés, pour se remettre, assister à une grande corrida.

L'aimable couple a pris plaisir à voir déchiqueter une demi-douzaine de taureaux, qui avaient d'abord étripé une vingtaine de chevaux. Le spectacle de ces bêtes agonisantes, des entrailles arrachées de leurs ventres, du sang partout répandu, reconfortait naturellement leurs Majestés. Il a manqué la mort de quelque picador ou torero pour que la fête fût complète.

On n'a pas oublié les belles chasses que Loubet offrit à son hôte Alphonse XIII et que le vaillant petit roi rendit à son hôte Loubet. Le *Matin* en donna des comptes rendus émouvants : cerfs, daims, chevreuils, faisans, lapins, amenés à coups de bâton sous le fusil des augustes chasseurs, succombèrent par centaines. Les augustes chasseurs enfonçaient jusqu'aux genoux dans les cadavres. Qu'ils sont donc dignes de l'amour de leurs peuples.

Ibsen

L'Ordre, dédaigneux de recopier le Larousse, n'a pas publié d'article nécrologique sur Ibsen. Moins scrupuleux, tous les journaux, de toutes nuances, ont pillé la biographie du dictionnaire.

En louant l'œuvre du disparu, les uns et les autres ont eu soigneusement garde de n'éveiller aucun des passages nombreux où Ibsen les flagette, comme dans celui-ci :

« Les ennemis les plus dangereux de la vérité et de la liberté parmi nous, c'est la majorité, la majorité compacte et libérale... Qui donc forme la majorité des électeurs d'un pays ? Les hommes intelligents ou les imbéciles ? Je pense que nous serons tous d'accord pour dire que les imbéciles constituent la majorité écrasante. L'imbécillité doit-elle donc dominer l'intelligence ? Dites que les imbéciles détiennent le pouvoir, j'y consens. Mais qu'ils aient le droit pour eux, je proteste... C'est la minorité qui a tous les jours raison. »

Ohé, Collectivistes

Une nouvelle grue qui vient d'être placée dans la nouvelle usine de la United States Steel Company, à Mekeport, est conduite par trois ouvriers et fait le travail de 300 manœuvres.

Conséquence : 297 ouvriers seront congédiés.

Y aura-t-il indemnité ou sera-ce sans indemnité, cette fois, ô Jaurès.

Fraternité

« Nous connaissons ces maisons qui sont des nids de saletés, d'infections, de virulences. Mais nous ne pouvons pas les signaler. Ce serait porter atteinte aux droits du propriétaire qui serait fondé à nous poursuivre pour avoir diminué la valeur locative de son immeuble. On y meurt, mais

actuellement le droit de propriété est jugé supérieur à celui de la vie humaine.

» D^r BROUARDEL. »

Tous les propriétaires de ces nids à puantes et à maladies contagieuses sont, plus que jamais, des « innocents ».

CHRONIQUE LOCALE

Rectification

Dans la rubrique « A travers les bagnes » du précédent numéro, l'article intitulé « Dernier avertissement à un jaune », apporté directement à l'imprimerie a pu être imprimé sans que nous nous en apercevions. Cet article contenait cette phrase : « Nous nous adressons à qui de droit pour apprendre à ce monstre qu'il y a encore une loi qui interdit de brutaliser les enfants. »

Cette phrase est absolument en contradiction avec les idées que nous préconisons et aurait été impitoyablement supprimée si nous l'avions aperçue à temps. Nous regrettons notre involontaire antianarchisme en l'occurrence et espérons être excusé des camarades.

Quoique n'ayant jamais demandé à nos collaborateurs une profession de foi anarchiste, nous estimons que ceux qui veulent se servir de la loi, même contre nos adversaires, peuvent trouver ailleurs un abri. Nous, contempteurs de toutes les lois, nous refuserons toujours d'invoquer la protection d'une loi quelconque.

Que nos collaborateurs A. et F., à qui nous ne refuserons pourtant pas nos colonnes lorsqu'ils voudront employer un autre ton, prennent acte de ces déclarations.

LA RÉDACTION.

Réponse au Citoyen Desbordes

L'éminent leader socialiste a daigné répondre aux observations que j'ai formulées sur son compte et sur celui de ses non moins éminents collaborateurs politico-syndicalistes. Et quelle réponse !

Vainement, j'ai cherché à trouver une contestation sérieuse à ce que j'avais dit ; à des preuves, à des faits tangibles, Desbordes répond par des insanités : C'est donc tout ce qu'on peut attendre de vous, citolien ?

Péniblement, comme s'il avait conscience de sa grossièreté, il tourne autour de son ordure, espérant m'asphyxier : Je veux — et pour cause — m'éloigner de ce terrain. Serait-ce trop espérer de Desbordes qu'il me suive sur celui du raisonnement qui, il me semble, est plus abordable ?

Dans sa réponse, Desbordes dit que la Fédération de la céramique a respecté les décisions des ouvriers : Soit. Mais si elle a respecté ces décisions, comment se fait-il, qu'à une séance, les syndicats, par la voix de leurs délégués, ont voté — et cela par trois votes successifs — la présentation des revendications. En effet, ce jour-là, la Fédération respecta ces décisions, mais, huit jours après, elle annula ce vote.

Desbordes voudrait-il nous dire qu'elle est celle de ces deux séances où la volonté des ouvriers fut respectée.

Prétendre que je suis de mauvaise foi lorsque je l'accuse de faire prédominer ses conceptions politiques au sein des organisations économiques est un peu osé. Une preuve : Avant la pseudo unification de parti socialiste au bureau de la Bourse du travail, comme ailleurs, il y avait bisbille entre les deux fractions du parti ; le P. O. F. étant en majorité, les membres du P. S. D. F. voulaient les supplanter ; pour ce faire, tous les moyens étaient bons à employer. Desbordes, qui appartenait à ce dernier parti était un de ceux qui luttaient plus au moins ouvertement.

En 1904, lors de l'élection du bureau, la phalange irrévolutionnaire présenta une liste complète de membres de son sein en opposition avec la liste modérée.

Le candidat au secrétariat de cette liste, soutenu par Desbordes, reprocha alors au secrétaire actuel, qui était son concurrent, son incapacité, et dans la coulisse l'accusait des pires forfaits. Remarquons que depuis l'Unité, Raymond est devenu expérimenté et assurément dépourvu de tous défauts, plus aucun concurrent ne lui est opposé : ceci dit à titre de simple constatation pour appuyer ma thèse.

Ces faits ne sont-ils pas suffisants pour démontrer l'inanité des dénégations de Desbordes.

Ce dernier, contre toute évidence, prétend dire que le bureau de la Fédération de la céramique n'est pas composé en grande partie de politiciens, et le lendemain de cette allégation, le même journal qui publiait les allégations de Desbordes, nous annonçait, en outre que celui-ci : Parvy, Fèvre, F. Marchadier et d'autres qui m'échappent.

Ces faits sont assez caractérisés pour démontrer que les intérêts politiques sont sacrifiés aux intérêts ouvriers.

Il est vrai que des libertaires font partie de la Fédération, mais leur petit nombre me fait demander qu'elle peut être leur attitude et surtout ce qu'elle a été lors de la présentation des revendications qui nous intéressent.

Desbordes voudrait-il me répondre ?

Toujours on semble poser au martyr, mais que Desbordes me permette de dire que, quoique désirant rester dans l'obscurité — simple tactique — moi aussi j'ai été victime du patronat ; je ne veux pourtant pas obtenir de palmes, me permettant la pénétration dans une sinécure. Puis, je ne possède pas l'éloquence et la lumière de Desbordes. C'est ce qui, peut-être, me fait mériter quelques qualificatifs qu'il m'octroie si gracieusement, ne me connaissant pas et craignant en moi un rival.

Dormez en paix, ô candidat à toutes les candidatures. Quoique syndiqué bien avant vous (je ne fais pas un crime aux jeunes de n'être pas nés avant leur père), loin d'être un désorganisateur, je vous aiderai en silence, dans l'ombre, à organiser pour la lutte économique et révolutionnaire, de même que je combattrais les tartuffes de la politique là où ils se trouveront.

SOUVARINE.

P. S. — Par oubli, cet article n'a pu paraître dans notre précédent numéro.

N. D. L. R.

Sabotons

Le patronat limogé, se basant sur les procédés employés par Monteux pour réduire à l'impuissance les ouvriers récalcitrants, arrive de plus en plus aisément au but qu'il poursuit. Chaque nouvelle grève paraît à l'avance être un échec des grévistes. Là apparaît bien l'impuissance des moyens pacifiques remis en usage depuis plus d'un an et seuls préconisés, même au sein des syndicats.

Il s'agirait de savoir si nous conserverons encore longtemps cette attitude de pleutres et si en face de l'arrogance patronale et des sarcasmes des dogues patronaux nous opposerons toujours notre pacifisme, notre veulerie serait mieux dit. Constamment attaqués, provoqués, réduits à la famine, ne rechercherons-nous pas les armes à employer, lesquelles nous assureront tout au moins l'indispensable pour attendre la secousse finale où seront englouties à jamais toutes les iniquités sociales ?

Ceci, il nous le faut faire sous peine de voir disparaître notre race et laisser seule la bourgeoisie jouir du machinisme approprié à tout, car il n'est point paradoxal de croire qu'un jour peu éloigné, les bras d'acier remplaceront nos frères membres.

Le hic est de trouver des armes ; j'ose dire qu'elles existent déjà, mais qu'il s'agit de savoir et pouvoir s'en servir.

Entre toutes les armes dont nous pouvons disposer sans trop de risques de nous heurter aux baïonnettes ou aux leblés, il existe celle excellente du SABOTAGE ; malheureusement nos syndicalistes plutôt préoccupés à l'éducation politique qu'à l'éducation économique des syndiqués, faisant de ceux-ci plutôt des cotisants que des agissants, il s'ensuit que la plupart des syndiqués ignorent cette arme ainsi que les moyens de s'en servir.

J'en ai pas l'intention, aujourd'hui, d'expliquer *in extenso* le fonctionnement du mécanisme de cette arme qu'est le sabotage, tout au plus vais-je expliquer ma conception (spéciale) peut-être sur ce mode de lutte en ajoutant autre chose que ce qui a été dit ou adopté en différents congrès ouvriers.

La chose essentielle en toute lutte, c'est de posséder les moyens d'être victorieux, et mieux vaudrait encore, s'il était possible (ce que je suis bien éloigné de croire), qu'il n'y ait ni lutte ni conflit.

Au patronat, aujourd'hui tous les moyens sont bons pour grossir les dividendes ; qu'importe si le salaire est insuffisant au père de famille. Nous n'avons donc aucune

autre considération à avoir que celle d'obtenir gain de cause. Pour ce faire, il nous faut constamment tenir le patron en haleine contre les risques qu'il pourrait encourir de notre mécontentement.

Qui de nous n'a pas constaté que, lorsque la grève est déclarée, si nous commettons des actes d'action directe contre l'usine ou ce qu'elle contient, le patron est toujours largement indemnisé des dégâts que les grévistes lui ont fait ? Eh bien, il s'agirait à l'avenir de METTRE LES MACHINES D'UNE USINE DANS L'IMPOSSIBILITÉ DE FONCTIONNER, ceci avant de sortir de l'usine pour se mettre en grève. Il est même facile à l'ouvrier occupant une machine quelconque depuis quelques temps de trouver un procédé secret connu de lui seul, mettant cette machine dans l'impossibilité de produire du moins pendant un certain temps.

Mais à défaut de cette expérience, il faudrait employer n'importe quel autre procédé pour que cette machine ne fonctionne plus.

Qu'on soupçonne l'effet que produirait cette tactique employée chez un Monteux ou chez un Haviland quelconque, car point n'est difficile de la sorte de faire payer en un clin d'œil, de quelques millions, le mécontentement des ouvriers qui déjà les produisent. Ceci servirait, je crois, d'exemple salutaire.

Cette tactique peut être usitée assez discrètement pour qu'aucune représaille ne soit à craindre.

Ainsi faisant, on annihilerait encore la volonté de ces malheureux, mais malfaisants jaunes, qui se trouveraient dans l'impossibilité de travailler et deviendraient aussi rouges que quiconque.

Camarades, SABOTONS.

L. DUVERGER.

Le Repos Dominical

Les employés de commerce ont raison de vouloir le repos dominical, parce que c'est le jour de repos des autres membres de leurs familles. Les ouvriers ont raison de ne pas le désirer, parce qu'ils n'ont le temps de faire leurs achats que le dimanche.

C'est ainsi dans la société actuelle : les intérêts de chacun sont antagonistes des intérêts d'autrui. On croit généralement — surtout chez les socialistes — qu'il n'y a que deux classes ennemies : la classe productrice et la classe qui fait produire. C'est faux. Prenez deux individus dans la classe riche ou dans la classe pauvre — peu importe — deux individus de conditions quasi semblables ; observez leurs agissements déterminés par un constant besoin — plus ou moins raisonné — de mieux-être et vous constaterez que si parfois ils ont des intérêts communs — c'est indéniable — le plus souvent ils sont opposés.

Ce qu'il faudrait, voyez-vous, c'est une organisation sociale où l'on produise, où l'on consomme et se repose quand bon vous semble.

J'entends déjà des imbéciles — il y en a encore — m'objecter : « Et si tout le monde se reposait à la fois, comment ferait-on pour s'approvisionner ? »

On comprendra que je ne m'attarde pas à réfuter de telles inepties.

Pour ceux qui ont l'intention de faire durer la société actuelle, une meilleure solution que la loi — solution qu'ils eussent obtenue en dirigeant leur énergie dans ce sens — eût été celle-ci : les employés sortiraient le dimanche à midi et rentreraient le mardi matin.

Personnellement, je ne m'en soucie pas. Si l'on me demandait mon avis pour solutionner la question, à ce vice social comme à tous les vices sociaux, je proposerais un remède, l'unique, toujours le même, celui que j'ai indiqué plus haut sous une autre forme : la liberté dans toute son ampleur, c'est-à-dire ce que les sots dénomment sur un ton d'épouvante : l'Anarchie.

Je n'ignore point que ces propos n'auront pas l'heur de plaire à la plupart des employés de commerce. Tempis. Que voulez-vous ? Je conçois très bien l'antagonisme qui existe entre nous — eux et moi — qui appartenons à la même classe d'exploités.

Eux veulent « leur dimanche ». Moi, je veux dire la vérité. Or, il se trouve que la vérité démontre que « leur dimanche » n'est pas à l'avantage de tout le monde ainsi qu'ils l'affirment. Je m'insurge contre toute tyrannie, qu'elle vienne « d'en haut » ou « d'à côté » puisque je suis en bas.

Certaines feuillets locales sont, au fond, du même avis et tiennent un langage différent. C'est bien simple, et l'explication de leur attitude peut se réduire en un syllo-

gisme dont les prémisses sont exactes, et, partant, la conclusion :

Les employés de commerce constituent une catégorie de travailleurs ; or, l'intérêt de ces journaux est de flatter les travailleurs ; donc, l'intérêt de ces journaux est de flatter les employés de commerce.

Un propagandiste du repos hebdomadaire m'a dit et je veux m'arrêter sur cette impression :

« Nous comprenons que notre repos dominical est préjudiciable aux acheteurs ouvriers, mais nous leur demandons ce sacrifice — plus ou moins léger — en compensation de ceux que nous — travailleurs aussi — nous sommes appelés à leur rendre. »

C'est la seule objection qui vaille.

G. GRATIGNE.

« Ses » Auxiliaires

Tout le monde connaît le drame de l'alcoolisme qui s'est déroulé la semaine dernière, rue des Ecoles ; le nommé Ménageois, soi-disant finisseur (!?) — c'est un ex-perruquier crasseux — aurait tenté de tuer son voisin d'un coup de couteau à la poitrine.

Ce triste individu appartenait à la collection de chenapans qui servit si bien les desseins du grand exploitateur Monteux, lequel, avec l'appui des pandores à Delanney, mit en échec le prolétariat limousin lors du grand conflit de l'an dernier.

Ce fait ne nous étonne nullement, étant donné la faculté laissée à ces apaches nouveau genre de porter des armes — prohibées pour d'autres — continuellement sur eux ; ce qui nous surprend, au contraire, c'est que de semblables affaires ne soient pas plus fréquentes, car on sait que Monteux arma ses jaunes de Paris et ce qu'il advint ; de même, ceux de Limoges furent autorisés et encouragés à se servir de revolvers à toute occasion.

Nous croyons devoir signaler un fait plutôt amusant resté ignoré :

Au moment le plus aigu de la grève, un coquin d'envergure nommé V..., employé à l'Union, approuva et couvrit cyniquement sa femme dont les actes inqualifiables envers les courageuses mécaniciennes grévistes soulevèrent une réprobation générale ; son attitude lui valut son renvoi par l'assemblée, à l'unanimité, de la coopérative, ce que voyant Monteux s'empressa de l'embaucher, et, bien que ganache avérée, mais zélé agent provocateur, il obtint de suite tout les privilèges (l'intègre philanthropie aime cette espèce-là).

Mais, l'infâme gredin, redoutant le châtiement à sa canaillerie, portait constamment sur lui revolver et tranchet ; or, il y a quelques temps, à la suite de dissentiments avec sa pouffiasse de femme, il rentra un soir abominablement plein lorsque, par un faux mouvement, il tomba sur le tranchet qu'il avait en poche et s'enferra dans l'aîne ; il s'en tira avec huit jours de repos — les ivrognes ont toujours de la chance. Certes, s'il se fut transpercé littéralement, ce n'est pas nous qui aurions déploré sa perte.

Nous pourrions ajouter d'autres faits identiques toujours à l'actif de la bande spéciale du grand baigne de la rue Beyrand, si la place ne manquait ; néanmoins, par ce qui précède, on peut juger de l'honorabilité des séides au youpin Monteux.

C'est en saouillant de semblables individus en Russie que la réaction a pu accomplir les progromes de Kichineff et de Biélostock, boucheries affreuses où la moindre des victimes était, sans nul doute, plus intéressante que l'exploiteur qui nous occupe. C'est un monsieur qui n'est vraiment pas dégoûté!...

SIMPLICE.

Correspondance

Nous recevons tous les jours de nombreuses lettres d'employés de commerce qui nous demandent de leur expliquer le texte de la loi sur le repos hebdomadaire.

Qu'il leur suffise d'en connaître l'esprit : Les employeurs devront accorder le repos dominical à leurs employés sauf dans l'un des cas nombreux et faciles à trouver où ils pourront le leur refuser.

Action directe

A Paris, notamment, les journaux ont demandé et redemandé souventes fois à des intermédiaires — les députés — de supprimer la revue du 14 juillet. Ils n'ont rien obtenu et tous les ans quelques soldats meurent d'insolation.

A Limoges, on fit de l'action — sans intermédiaire — contre l'armée.

Résultat : la revue, ici, est supprimée. Les petits soldats qu'on nous a opposés doivent nous en être reconnaissants.

Logiquement, l'agitation dirigée contre les chefs se trouve à l'avantage des troupes.

Petite haine

Au congrès de la céramique : Un délégué étranger à Desbordes. — Faites-moi connaître Parvy.

Desbordes. — Oh ! pas difficile, voilà son signalement : Chapeau melon et éternel, jaquette à tiroirs, beau mâle, rit toujours au néant. Du reste, ces farceurs d'anarchos l'ont surnommé Coco-Beau-Sourire.

Pour une voix, c'est méchant.

A. LA.

Association Internationale Antimilitariste. — Comité national

Camarades,

Conformément à la décision prise par le comité, nous vous avertissons que le prochain congrès national antimilitariste aura lieu à Limoges, les 25, 26 et 27 juillet 1906 (1). Les frais de séjour, par délégué, seront de 4 francs par jour. Un meeting aura lieu à l'issue du congrès. Il est indispensable que votre section envoie un délégué. En cas d'absence de ce délégué, faites-nous parvenir un rapport exposant l'opinion de votre section sur les questions à l'ordre du jour.

Ordre du jour :

I. — ORGANISATION NATIONALE DE L'A. I. A.

1^o Y aurait-il avantage à greffer l'action antimilitariste sur l'action syndicale ? Si oui, par quel moyen ?

2^o Création d'un Bulletin ;

3^o Nécessité de l'usage de timbres acquit ;

4^o Création de fédérations régionales des sections ;

5^o Moyens pratiques de propagande et d'action. Comment agir sur les jeunes gens avant leur départ pour la caserne ?

II. — PRÉPARATION DU PROCHAIN CONGRÈS INTERNATIONAL.

1^o Ce que nous devons faire : a) pour empêcher la guerre ; b) en cas de guerre ; c) en cas de grève générale ;

2^o Dans quelle ville le congrès ? Paris, Londres, La Haye, Milan ?

3^o Doit-on provoquer l'insurrection ? Dans quel cas ?

Si vous jugez nécessaire d'ajouter des questions, veuillez les envoyer au plus vite. Faites-nous savoir immédiatement si vous enverrez un délégué à Limoges et, sinon, dans quelle mesure vous pourrez contribuer pécuniairement aux frais occasionnés par le congrès.

Salutations cordiales.

Le trésorier, Georges ARDUIN. La secrétaire, Félicie NUMIETSKA.

CHRONIQUE RÉGIONALE

CHARENTE

ANGOULÊME. — La Grève des Plâtriers.

Nous avons appris, la semaine dernière, qu'après deux mois de grève, les plâtriers avaient repris le travail à peu près aux anciennes conditions.

Deux mois de grève, deux mois d'inertie peut-on dire ; et cependant ils auraient bien pu faire quelque chose, les plâtriers d'Angoulême, puisque la grève était générale (deux ouvriers seulement travaillaient).

Mais non, pas d'initiative, pas d'idée. Ils attendirent d'abord huit jours les bras croisés sur les tables des caboulots, puis, voyant que la solution ne venait point, ils partirent eux-mêmes en campagne à la recherche de travail.

Ils en trouvèrent et travaillèrent. Malheureusement ils travaillèrent isolés et n'eurent point l'idée pendant ce temps de s'entretenir de ce qui pouvait se passer ; aussi les patrons se mirent ils en route pour faire débaucher les ouvriers et, il y a quelques jours, ceux-ci se retrouvèrent tous ensemble sur le pavé d'Angoulême.

« Nous sommes fichus », tel fut leur premier mot en se revoyant, et en effet ils furent fichus.

(1) Le congrès sera renvoyé à une date ultérieure.

Les chers principes du grand Clément : « Soyez tranquilles, les allouettes vous tomberont toutes rôties dans le bec », ayant été bien mis en pratique, il fallut rentrer à l'atelier la tête basse, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Nous sommes étonnés qu'une semblable défaite fut la fin d'une grève aussi longue, et dans laquelle les ouvriers plâtriers avaient vu qu'ils pouvaient travailler sans le secours d'un garde-chiourme.

Pourquoi, lors de la débauche sus-citée par les patrons, nos grévistes se sont-ils contents de rentrer à la ville et de rejoindre l'atelier ?

N'était-il pas plus simple d'aller au syndicat, et là de dire : « C'est très bien, pendant deux mois nous nous sommes passés du patron et nous l'avons empêché de continuer ses travaux, aujourd'hui, il nous fait chasser de nos chantiers, eh bien, nous y retournerons, il fait un prix meilleur marché que le nôtre ; mais, nous unissant en coopérative, luttons nous aussi et exécutons immédiatement, alors le patron courbera l'échine et il s'en ira. »

Il nous semble que puisque l'action directe ne trouve pas d'adeptes chez ces travailleurs, une conduite légale mais énergique pourrait peut-être la suppléer.

Dieu... Patrie... Autorité. — Les curés sont de braves gens, dites ce que vous voudrez, mais c'est la vérité, pas toute nue, car c'est indécent, mais c'est la vérité, voilée comme la dame de la fameuse affaire.

Pense donc, ces braves gens ont eu l'ingénieuse et patriotique idée de créer, à Angoulême, une société de gymnastique où nos braves enfants iront apprendre à défendre la Patrie, cette bonne mère patrie qui a fait couler son sang pour nous.

Or, dimanche dernier, cette société donnait une grande fête et toute la ville d'Angoulême s'y était donnée rendez-vous, malgré le prix assez élevé des places.

Allons, allons, la séparation n'a pas fait trop de mal à nos chers prêtres, les voilà négociants accomplis ; tout en abrutissant les bigots par leurs cérémonies religieuses, ils abrutissent les jeunes par le dogme patrie qu'ils savent si bien faire vivre dans le cœur des petits moutards, et ils empochent l'argent de tous.

A quand l'impôt sur les curés ?

UNSAI ARIÉ.

PETITE CORRESPONDANCE

Renaudy, à Ambazac, est prié de donner de ses nouvelles aux copains de Limoges.

SOUSCRIPTIONS POUR " L'ORDRE "

Cotisation volontaire, R., 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Robert J., 0 fr. 50.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

L'Education libertaire, D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul.....	» 10
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross.....	» 10
Le Machinisme, par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
La Panacée-Révolution, par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
A mon frère le paysan, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 05
La colonisation, par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 15
Entre paysans, par Malatesta, couverture de Willaume.....	» 10
Le militarisme, par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache.....	» 10
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
L'organisation de la vindicte appelée justice, par Kropotkine, couverture de J. Hénauld.....	» 10
L'Anarchie et l'Eglise, Reclus et Guyu, couverture de Daumont.....	» 10
La grève des électeurs, par Mirbeau, couverture de Rouille.....	» 10
Organisation, Initiative, Cohésion, par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière, par Nettlau, couverture de Delannoy.....	» 10
La vache à lait, par G. Yvetot, préface de U. Gohier.....	» 20
Le problème de la repopulation, par Sébastien Faure.....	» 15
Syndicalisme et Révolution, par le docteur Pierrot.....	» 10
Pages d'histoire socialiste.....	» 25
Le grand fléau, par E. Girault.....	» 20
Les deux méthodes du syndicalisme, par P. Delessalle.....	» 10

La Peste religieuse, par Most.....	» 05
La liberté de l'enseignement.....	» 05
Si j'avais à parler aux électeurs, par J. Grave.....	» 10
L'élection du maire de la commune (farce électorale), par Léonard.....	» 10
Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ***, par Diderot.....	» 10
Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire.....	» 10
Les Temps nouveaux, par P. Kropotkine.....	» 25
Arguments Anarchistes, Armand Beauré.....	» 20
Dieu n'existe pas, Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine.....	» 10
La Question sociale, Sébastien Faure.....	» 10
En Communisme, André Mounier.....	» 10
Lettres de Pioupiou, Fortuné Henry.....	» 10
L'A B C du Libertaire, Lermina.....	» 10
A bas les morts ! Ernest Girault.....	» 05
L'Homme a-t-il une âme, Ernest Girault.....	» 05
Quelques idées fausses sur l'anarchie, par le docteur M. N.....	» 05
Aux Femmes, Urbain Gohier.....	» 05
Anarchie-Communisme, Kropotkine, couverture de Lochar.....	» 10
Aux anarchistes qui s'ignorent, par Ch. Albert, couverture de Couturier.....	» 05
Aux jeunes gens, par Kropotkine, couverture de Rouille.....	» 10
La morale anarchiste, par Kropotkine, couverture de Rysselberghe.....	» 10
L'Anarchie, par Girard.....	» 05
Déclarations, par Etiévant, couverture par Jehannet.....	» 10
L'immorabilité du mariage, par Chaughi.....	» 10
Légitimation des actes de révolte, par G. Etiévant.....	» 10
Manuel du Soldat.....	» 10
Communisme expérimental, par Fortuné Henry.....	» 10
Socialisme et Néo-Malthusianisme.....	» 60

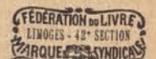
Le parlementarisme et la grève générale, par Friedberg.....	» 10
Bases du syndicalisme, par E. Poujet.....	» 10
Le Syndicat, par E. Poujet.....	» 10
Réponse aux paroles d'une croyante, par Sébastien Faure.....	» 15
Vers le bonheur, par Sébastien Faure.....	» 10
L'Homme a-t-il une âme.....	» 05
Au Lendemain de la grève générale.....	» 20
La Croix en l'air.....	» 05
A bas le Czar ! Vive la Révolution russe !. La Grève générale révolutionnaire.....	» 05
Libre Amour, Libre Maternité, par P. Robin.....	» 05
Population. — Prudence procréatrice, par P. Robin.....	» 05
Le Néo-Malthusianisme.....	» 10
Contre la nature.....	» 10
Malthus et les Néo-Malthusiens.....	» 10
Les Propos d'une Fille.....	» 10
Dégénérescence de l'espèce humaine, causes et remèdes. Communication à la Société d'anthropologie de Paris.....	» 10
Controverse sur le Néo-Malthusianisme, communication du Dr E. Javal à l'Académie de médecine et réponse par Paul Robin.....	» 20
Le livre des Mères, par Lucy Schmidt.....	» 25
La Dépopulation, par Paul-Armand Hirsch.....	» 30
Moyens d'éviter les grandes familles.....	» 30
Plus d'avortements.....	» 50
La préservation sexuelle, par le Dr A. de Liptay.....	» 75
Par la Révolte, scène symbolique par M ^{me} Nelly-Roussel, avec introduction de Sébastien Faure.....	» 50

CHANSONS

Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles.....	» 10
La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.....	» 10
L'Internationale, Créez-moi la sacoche, Le Politicien, de E. Pottier.....	» 10
Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images.....	» 10
La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.....	» 10
J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge.....	» 10
Le Réveil, La Chanson du Lincol.....	» 10
Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! frères de misère, Les Affranchis.....	» 10
La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité.....	» 10
Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain.....	» 10
Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle ?.....	» 10
Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste.....	» 10
L'Or, poésie révolutionnaire.....	» 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant : LÉON DARTHOU

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9